

à tous égards, plus ou moins désavantageuses au pays qui les établit, destructives pour les provinces qui ont le malheur d'en être gouvernées.

Arrêtons-nous. La solution du problème doit appartenir à la savante association qui depuis quelques années s'est formée dans le Bengale. Quoique principalement établie pour répandre la connaissance des langues orientales et pour dissiper les ombres dont l'Asie s'est enveloppée, ses membres ne s'en occupent pas moins des intérêts de leur patrie et du bonheur des peuples qui lui sont asservis. C'est à eux à décider si les ressources du fisc peuvent être accrues sans que la félicité publique soit altérée.

LVIII.
Description
de Calcutta.

Cette académie, dont les premiers travaux ont obtenu une approbation universelle, est composée des Anglais du Bengale, nés avec une inclination décidée pour les sciences, et de ceux auxquels une louable émulation en a heureusement inspiré le goût. Elle tient ses assemblées à Calcutta, originairement très-faible comptoir établi sur le bord oriental de la rivière d'Ougly, mais devenu avec le temps le plus grand marché de l'Asie. La navigation, les manufactures, le commerce, la banque, l'agiotage, les tribunaux, la tolérance, les intérêts politiques, la curiosité, les jouissances de tous les genres, y ont attiré une foule d'Arméniens, de Grecs, de Turcs, de Syriens, d'Arabes, de Chinois, de Persans, de Guébres, d'Abyssins, de Tartares, d'Indiens, de

Juifs et d'Européens. Leur nombre s'est rapidement élevé à cinq ou six cent mille, qui tous ou la plupart sont restés fidèles aux usages, aux mœurs, à la religion de leur première patrie. Avec un peu de prévoyance on aurait tracé le plan d'une cité, qui, sans aucun sacrifice de la part du fisc, se serait trouvée une des plus régulières, une des plus agréables du globe. Il n'en est pas ainsi. On dirait que c'est la possession d'un peuple à peine sorti de la barbarie. Dans cette capitale de l'empire britannique, les maisons sont généralement construites de boue et couvertes de chaume. Quelques édifices publics ou particuliers, plus solidement bâtis, manquent d'ensemble, de commodités et de noblesse. Les rues sont tortueuses et si étroites, que deux personnes peuvent difficilement y marcher de front. Rien de plus sale et de plus puant que tous les lieux d'approvisionnement. La moitié de la ville est inondée une grande partie de l'année. On cherche vainement dans les quartiers que borne le Gange les quais que la salubrité de l'air, que l'agrément des citoyens, que les commodités du commerce sollicitaient. La ville n'a qu'une place mal disposée, mal tenue, mal entourée, et défigurée encore par un lourd obélisque qui écrase de son poids les ossemens des malheureux qui, en 1756, furent étouffés par la chaleur dans leur prison. Les tentatives faites de loin en loin pour arriver à un meilleur ordre de choses ont toujours

été inutiles. Des intérêts particuliers ou les dissensions des administrateurs ont contrarié sans interruption l'établissement d'une police exacte et sévère. Elle n'a pas pu même se former depuis que le dixième des loyers a été accordé pour cet important objet, parce que les fonds qui y étaient destinés se sont honteusement perdus dans les mains des principaux agens du gouvernement. Un seul bien s'est opéré. C'est le dessèchement de quelques marais voisins qui remplissaient tout l'horizon de vapeurs mortelles. Le climat n'est maintenant guère plus meurtrier qu'il le serait dans la plupart des lieux où les hommes seraient également entassés.

LIX.
Moyens de
défense du
Bengale.

La défense du Bengale a plus occupé les Anglais que son amélioration ou son embellissement. Ils y entretiennent une armée formée par trois mille six cents blancs, et par trente mille noirs.

Les premiers, que le climat ou la débauche font périr trop rapidement, ont bien cette fierté, ce sang-froid, cette indifférence pour la vie qui sont propres à leur nation; mais ils manquent de ce maintien brillant qui, dans les combats, impose presque autant que la valeur même. A les juger un peu sévèrement, on les prendrait pour des recrues. Des chefs intelligens les ont constamment conduits à la victoire. Les succès auraient été quelquefois plus décisifs, si ces officiers n'eussent sacrifié avant le temps prescrit par l'âge ce qu'ils avaient d'expérience au plaisir

de venir jouir dans leur patrie d'une fortune bien ou mal acquise.

Cependant ce n'est pas à la valeur des troupes britanniques, ce n'est pas aux manœuvres de leurs généraux que doivent être exclusivement attribués les avantages remportés depuis trente ou quarante ans dans le Bengale. Si leurs entreprises n'ont pas été appuyées par une nombreuse cavalerie du pays, proscrite comme plus dispendieuse qu'utile, elles ont été puissamment secondées par une excellente infanterie, composée presque uniquement de mahométans, beaucoup plus guerriers que les Gentils. Leur uniforme, d'un drap léger, tient de l'habit européen, et de celui qui est ordinaire aux soldats de l'Indostan. Ils ont pour coiffure un turban très-pittoresque. Chaque bataillon porte le nom d'une province, et a le plus souvent un Anglais pour commandant. Ces cipaies sont tous très-bien exercés, très-bien disciplinés, très-bien armés, et bravent très-audacieusement le feu et les baïonnettes. En troupe, ils ont même un air martial qui manque communément à leurs maîtres et à leurs modèles.

Lorsque la guerre ne réunit pas les troupes sous ses drapeaux, elles sont placées où on les croit le plus utiles. Des compagnies noires détachées vont assurer la subordination, la tranquillité, le recouvrement des impôts dans les lieux les plus écartés.

Une brigade de huit mille hommes qui comptait douze cents Européens, et qui était pourvue

d'une artillerie convenable, fut originairement placée à Denapour, sur la frontière des contrées qu'on venait d'asservir. Le soubab d'Oude, devenu tributaire de l'Angleterre, en eut besoin pour contenir ses sujets ou pour repousser ses ennemis, et alors on la poussa jusqu'à la jonction du Gange et du Djemna, en attendant que les circonstances la fassent aller plus loin.

Un second corps, en tout semblable au premier, occupa d'abord et occupe encore au centre du pays le poste de Berampour. Sa principale destination est de contenir les peuples dans l'obéissance.

La troisième brigade, qui n'est ni plus ni moins forte que les deux autres, doit défendre les ouvrages qui couvrent la capitale de l'empire. Du côté de la mer les forts de Boudje-Boudja se présentent les premiers. Ce sont des batteries élevées sur les deux rives du Gange, cinq d'un côté, et une seule sur le côté opposé, mais presque aussi grande que les autres réunies. Elles sont toutes enfermées d'un excellent parapet, d'un fossé plein d'eau, d'un chemin couvert bien palissadé, et remplies d'une artillerie formidable. Leur destination est d'arrêter ou de détruire les bâtimens ennemis qui entreprendraient de monter le fleuve; et ce but serait très-vraisemblablement atteint. Quelle est l'escadre qui pourrait se présenter impunément devant un amas de feux si bien disposés, et dans une rivière aussi rapide, aussi périlleuse?

Du point où chacun de ses vaisseaux pourrait être battu, jusqu'au point où l'on cesserait de le voir, il recevrait, sans compter les bombes, trois à quatre mille coups de canon; les plus éloignés de cinq à six cents toises, les plus proches de soixante toises; et les moyens, qui seraient les plus nombreux, depuis cent cinquante jusqu'à trois cents toises.

Si, par des hasards singuliers qu'on ne saurait faire entrer dans les calculs ordinaires, des forces maritimes avaient surmonté les obstacles que présente Boudje-Boudja, elles trouveraient, après cinq lieues d'une nouvelle navigation, le fort Guillaume qui sert de citadelle à Calcutta.

C'est un pentagone irrégulier, composé de cinq grands bastions, et de deux demi-bastions. Les derniers flanquent la courtine qui borde le Gange. La place n'est pas attaquable par ce front, quoiqu'il ne soit composé que de deux demi-bastions, d'un simple rempart, d'une petite demi-lune, et d'un chemin couvert. Le pied du glacis aboutit au fleuve qui met cette partie du fort à l'abri de toute insulte.

Les cinq bastions du côté de terre forment trois polygones ou trois fronts qui, d'une capitale à l'autre, peuvent avoir trois cents toises de développement.

Les bastions sont très-grands, d'une maçonnerie épaisse qui soutient un très-gros terrassement. Ils portent quatorze embrasures sur chaque face.

Le fossé est large et profond. Il eût été facile de le remplir d'eau ; mais , pour la salubrité, on a préféré de le laisser à sec , à la réserve d'une cunette de douze pieds de large , et de trois à quatre pieds de profondeur, qui reçoit ses eaux du Gange par une écluse. Cette cunette est palissadée des deux côtés.

Les courtines sont couvertes d'une demi-lune entre les deux bastions. Elles sont très-vastes , et d'une construction égale au reste.

L'angle saillant de chaque bastion est défendu par une contre-garde régulière , ce qui doit faire juger de la largeur relative du fossé.

Le rempart est construit sur une berme de douze pieds de largeur. Cette berme est à la hauteur du revêtement du fossé ; de sorte qu'on ne peut le voir qu'en se plaçant sur le bord de la contrescarpe. Aux angles de chaque bastion, cette berme est percée de huit embrasures haut et bas, Les demi-lunes ont également une berme , dont les angles forment aussi des batteries basses. De cette manière, les branches du chemin couvert et ses places d'armes sont protégées par des feux intérieurs bien appuyés et bien cachés.

Le chemin couvert est rempli de traverses et palissadé dans tout son pourtour. Le glacis n'a qu'une pente douce , et se joint insensiblement à la vaste esplanade qui environne le fort.

Les ouvrages du côté des terres sont extrêmement rasans. Les bastions ne s'élèvent au-dessus

du chemin couvert que de la hauteur des merlons. On n'aperçoit de ces différens points que le haut du terrassement des demi-lunes et des contre-gardes. Le sol étant plus élevé du côté du Gange, on voit dans cette partie une portion du rempart quatre ou cinq pieds au-dessus du cordon.

Il y a assez de souterrains pour les munitions , pour les vivres , pour le logement de trois à quatre mille hommes.

Trois vastes casernes , des logemens suffisans pour le commandant et les autres personnes nécessaires au service de la place , une grande place d'armes , un jardin , quelques ateliers pour les ouvriers et des corps-de-garde , un parc d'artillerie rempli de canons , de mortiers , de bombes , de boulets de tout calibre , voilà ce qui occupe l'intérieur du fort. Ses trois portes principales sont surchargées de trois gros pavillons.

Une vaste plaine très-découverte , où la vue n'aperçoit pas même un buisson qui pût nuire à la défense , entoure la forteresse. Les maisons même de la ville qui en sont les plus voisines sont à la distance de quatre cents toises.

Tous les ouvrages sont de brique et d'une excellente construction. Leur maçonnerie n'a pas moins de douze pieds d'épaisseur , et l'on n'y découvre aucun signe de dégradation. Si les murs qui bordent le Gange ont un peu souffert, c'est le poids du terrassement, joint aux efforts du

fleuve qui a causé ce léger dommage. Comme le bas du mur n'avait pas été ébranlé, le désordre a été facilement réparé.

Jusqu'à ces derniers temps, les Européens qui s'établissaient au Bengale plaçaient leur défense au-dessus de leurs établissemens de commerce, parce qu'ils n'avaient des précautions à prendre que contre les naturels du pays. Les Anglais ont renversé cet ordre. Leur ville est en haut, et leur citadelle en bas. Ils ne craignaient rien des ennemis qui pourraient descendre le fleuve; mais ils ont pris des précautions contre ceux qui pourraient le monter.

Il est connu que le fort Guillaume et les batteries de Boudje-Boudja ont occasionné une dépense de vingt-cinq millions de livres. C'est sans doute plus que ces ouvrages n'auraient dû coûter, si les travaux en avaient été conduits avec autant de probité que d'intelligence. Cependant doit-on beaucoup regretter une dépense une fois faite, qui assure la possession tranquille du plus riche territoire que les Européens aient jamais acquis aux Indes.

Les Marattes ou d'autres brigands pourront mettre un jour à feu et à sang le Bengale. Si ces dévastations arrivent, les Anglais seront punis de la présomption qui leur a fait négliger de couvrir les défilés qui donnent entrée dans leurs conquêtes. Mais jamais vraisemblablement les Indiens, quelque révolution qui se fasse dans leurs

idées, n'oseront arrêter leurs regards sur le fort Guillaume. Avec une garnison de deux mille blancs, de trois mille noirs, il braverait même les efforts de quinze mille Européens les plus aguerris, combattant sous un ciel brûlant, dans un continent malsain, avec des moyens apportés de six mille lieues, et par conséquent insuffisans.

Ceux-là se tromperaient bien grossièrement qui penseraient que la prise du fort Guillaume ne serait pour des hommes déterminés qu'un coup de main. On serait certainement réduit à procéder contre lui comme on procède contre les plus fortes places. Les mines, les sapes, les galeries couvertes, ces énormes travaux des plus grands sièges, seraient d'une nécessité indispensable. Le logement du chemin couvert, le passage du fossé sous cette multitude effroyable de feux cachés qui se flanquent et se croisent tous, seraient deux actions des plus importantes qui se fassent à la guerre.

Mais quelque'une des plus puissantes nations de notre Europe ne pourrait-elle pas débarquer en force à Balassor, remonter le Berdouan, obliger les postes britanniques de se replier, s'emparer des batteries de Boudje-Boudja, et fermer à Calcutta toute communication avec l'Océan? Maître de la campagne, l'assaillant se trouverait dans une grande abondance de toutes choses, et réduirait l'assiégé, enfoui dans ses fortifications, à consommer les vivres de ses magasins, à boire

l'eau de ses citernes , sans espoir ni moyen de renouveler ses provisions. La place tomberait ainsi un peu plus tôt, un peu plus tard , sans avoir été proprement attaquée. L'invasion, possible par la bouche occidentale du Gange, pourrait être également tentée par sa bouche orientale.

A l'est du Bengale existe une vallée longue de quatre cents milles , et large de cinquante à soixante , connue sous le nom d'*Assam*. Elle est formée au sud et au nord par deux chaînes de hautes montagnes. L'air qu'on y respire est malsain dans la saison des pluies ; mais son sol est d'une fertilité remarquable. Ce pays, trop peu connu, trop peu fréquenté, est arrosé dans toute son étendue par un fleuve qui, sorti du Tibet, mêle ses eaux aux eaux du Gange au-dessous de *Daca*, et va se jeter ensuite dans la mer sous le nom de rivière de *Brahmapoutren*. *Chatigan* en défend l'entrée ; mais les fortifications qui l'entourent sont médiocres , et n'arrêteraient que peu un ennemi entreprenant qui, après ce succès facilement obtenu , remonterait la rivière jusqu'à *Daca*. C'est la capitale de la province la plus peuplée , la plus riche , la plus remplie de manufactures de tout le Bengale , et la seule que les calamités de la guerre aient respectée depuis près d'un siècle. De ce canton fécond en ressources on se porterait où l'on voudrait, et vraisemblablement au fort *Guillaume*, qui succomberait de la manière que nous avons dit.

Il ne sera pas inutile d'observer que par quelque des deux branches du Gange que l'expédition fût tentée, elle ne pourrait être exécutée qu'avec des forces supérieures à celles que le Bengale renferme dans son sein, et à celles que la Grande-Bretagne ne manquerait pas d'y joindre. Qu'on juge s'il est en Europe un peuple en état de faire des efforts suffisans pour surmonter ces difficultés. Hélas ! avec toutes nos lumières et tout notre orgueil, dans quel abîme de maux ne sommes-nous pas plongés ! Voyons si les Chinois sont plus heureux.

La Chine est le pays de la terre où il y a le moins de gens oisifs. Dans une région trop peuplée, malgré l'abondance de ses productions, l'attente de la disette qui s'avance remplit tous les citoyens d'activité, de mouvement et d'inquiétude. Ils doivent être intéressés, bas et trompeurs.

Cet esprit d'avidité réduit les Chinois à renoncer dans leur commerce intérieur aux monnaies d'or et d'argent qui étaient d'un usage général. Le nombre des faux monnayeurs, qui augmentait chaque jour, ne permettait pas une autre conduite. On ne fabriqua plus que des espèces de cuivre.

Ce métal étant devenu rare, par des événemens dont l'histoire ne rend pas compte, on lui associa les coquillages si connus sous le nom de *cauris*. Le gouvernement s'étant aperçu que le

LX.
Commerce
de la Chine
avec les ré-
gions voi-
sines.